

Une nef paillarde complice du désespoir

Marie José Thériault, *Les Demoiselles de Numidie*, Montréal, Boréal Express, 1984, 244 p.

Suzanne Robert

Volume 27, Number 1 (157), February 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31246ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Robert, S. (1985). Review of [Une nef paillarde complice du désespoir / Marie José Thériault, *Les Demoiselles de Numidie*, Montréal, Boréal Express, 1984, 244 p.] *Liberté*, 27(1), 166–170.

SUZANNE ROBERT

UNE NEF PAILLARDE COMPLICE DU DÉSESPOIR

Marie José Thériault, *Les Demoiselles de Numidie*,
Montréal, Boréal Express, 1984, 244 p.

Le thème, l'illusoire quête d'une issue. Le sujet, la fuite par l'amour, l'attrait de l'insolite ou la lubricité. Le contexte, la mer. Les personnages, deux navires: l'un ensorcelé, errant, venu du fond des âges, le *Demoiselles de Numidie*; l'autre bien réel, voguant en 1956 au large du Portugal vers les côtes de l'Amérique du Nord, le *Maria Teresa G.* Le lien, la formule exécutoire, Serena Klein Todd, la sereine petite mort.

Tout comme *L'Homme sans qualités* de Robert Musil et *Les Météores* de Michel Tournier débutaient par la mention de l'état des vents et des courants, de leur direction, de leur interaction, et par des propos sur les isothermes, les anticyclones et les dépressions, *Les Demoiselles de Numidie* s'ouvre par des indications de latitude, de longitude et d'itinéraire. Au centre de ces coordonnées soudain apparaît le navire *Maria Teresa G.* fendant les flots au large du grandiose cap portugais São Vicente, tout près du lieu où s'embarquèrent jadis les équipages d'Henri le Navigateur et où s'éteint maintenant «un grand soleil corail sur le point de mourir» (p. 12). Outre les matelots et autres membres de l'équipage, trois hommes vivent à bord: le commandant Giusti, le lieutenant

Fabiani et le passager Čulić. Trois représentants du royaume des vivants, trois êtres soumis à des champs d'espoir totalement différents que concentrera en un même point de convergence, telle une loupe les rayons solaires, le dénominateur commun du drame.

Agé de cinquante ans, ayant à son actif trente années de carrière maritime, le commandant Giusti a épousé en secondes noces l'osseuse et volontaire Fortunata, experte dans l'art du reproche; rêvant d'un bonheur dans la sédentarité, cette femme n'a jamais cessé de harceler son mari afin qu'il demeurât près d'elle, sur la terre ferme. Ils ont une fille, laquelle désire entrer, contre le gré de Fortunata, à l'école navale pour devenir radiotélégraphiste. C'est à cette fille que le commandant Giusti, dans une lettre essentielle, aussi tendre que désabusée, confiera le bilan d'une existence tout entière occupée à fuir, pendant laquelle, écrira-t-il, «je me perfectionnais sans trop m'en rendre compte dans l'art de devenir tout à fait mort» (p. 140). Au fil de la précieuse lettre, qui se veut confession, confidence, sonde lancée dans les abysses de la conscience, Giusti admet avoir toujours été un homme faible, vivant avec complaisance au fond d'une ornière creusée par d'innombrables défections et omissions. Il n'aime pas Fortunata; il ne supporte plus l'état actuel de sa propre vie; il a cru, bien à tort, être à jamais immunisé, imperméable à toute transformation, à toute mutation. Mais voilà que maintenant, pendant le cours de cette traversée, on le meut, on l'émeut; voilà qu'on le propulse dans un intime mouvement tourbillonnaire et que s'installe l'espoir d'aborder une nouvelle phase intérieure: «j'éprouve parfois (...) la conviction qu'un transfert est en train de s'opérer, par lequel ma substance me quitte en doses infimes pour chercher dans la mer une nourriture» (p. 81). Cette nourriture, cette renaissance, ce souffle puissant, avouera-t-il dans la lettre à sa fille, se nomme Serena Klein Todd.

Arrachant rapidement les «petites échardes métaphysiques» qui, au hasard des jours, encombrant l'esprit, le lieutenant Fabiani a opté, lui, pour

une résignation tranquille devant le lot d'angoisses que charrie l'existence. Deux tendances chez lui, en apparence contradictoires, mais en vérité complémentaires: le détachement dans ses relations avec les êtres et un penchant pour l'insolite. Fabiani vit avec Aurélia, dont il a un fils, une union routinière qui lui épargne la solitude. Que cette femme qui l'attend lorsqu'il rentre au port soit Aurélia, ou qu'elle eût pu être une autre, quelle importance en somme? D'une enfance peuplée de mystères à Bivigliano, près de Florence, Fabiani tire un goût pour les univers parallèles, refuge ultime contre le quotidien et seul moyen d'échapper aux graves complexités de ce monde. Et, désormais, l'attrait pour l'indéchiffrable, la fuite par la douce peur et les visions étonnantes porteront le nom de Serena Klein Todd.

Le passager yougoslave Čulić, accompagné de son horrible chien Vrag, n'a d'intérêt que pour la concupiscence. Client régulier des bouges et des maisons de tolérance de la côte dalmate, il s'est embarqué sur le *Maria Teresa G.* dans le seul et unique espoir de vérifier la véracité de certains oui-dire. C'est par lui que s'installera sur le navire la rumeur de l'existence d'une nef voguant sur l'Atlantique, vaisseau fantôme, lupanar flottant dont on dit qu'il erre en quête de victimes à qui il procure un dernier état de grâce, un ultime plaisir avant leur mort. Et c'est par Serena Klein Todd que la rumeur deviendra réalité; c'est par elle que la Mort s'infiltrera sur le *Maria Teresa G.*

D'abord aperçu dans les vapeurs d'une brume dense subitement levée sur la mer plombée — scène la plus terrifiante et la plus «cinématographique» du roman —, le vaisseau diabolique, né d'un conflit entre hommes et femmes à une époque reculée, englouti puis recréé par décision satanesque, reviendra plus tard côtoyer le *Maria Teresa G.* pour lui arracher sa première victime consentante: le passager Čulić. La disparition de Čulić rappelle la longue fuite du personnage principal de l'*Aminadab* de Maurice Blanchot; alors que le prisonnier d'*Aminadab*, cherchant une issue pour fuir, rampait dans les couches

profondes du sol parmi les racines et les sédiments, Culić, lui, abordera la réalisation de ses espoirs lubriques par une étrange déambulation au fond des mers.

Le royaume des morts qu'abrite la nef des *Demoiselles de Numidie* grugera et brisera le navire des vivants. Giusti, Fabiani et tout l'équipage du *Maria Teresa G.*, portée par leurs attentes, leurs aspirations, leurs exigences ou leur confiance dans les promesses de l'avenir, et aveuglés par les subterfuges réconfortants qu'on instille dans leur cerveau et dans leurs sens, périront bientôt, dénués de volonté, inconscients de leur échec, enveloppés par la sereine petite Mort. Car c'est bien de mort qu'il s'agit. De mort spirituelle, et de leurre aussi. En effet, que ce roman soit écriture symbolique ou texte de littérature fantastique, qu'on le considère comme un récit onirique ou comme une version moderne d'une superstition millénaire, il n'en demeure pas moins qu'il constitue, dans ses fondements mêmes, un appeau. Il traque non seulement ses propres personnages, mais également ses lecteurs en ce qu'il se comporte envers eux comme un chasseur rusé; l'appelant utilisé se pare des couleurs chatoyantes de la demoiselle de Numidie, ce bel oiseau africain, mais le piège reste strictement existentiel. On croit d'abord, fort naïvement, avoir affaire à une légende maritime traitant d'amour et d'insolite, puis le piège sournoisement se referme, et l'on se trouve coincé dans un couloir sans issue, dans des questions sans réponse, dans la perspective d'une mort (physique? mentale?) inévitable comme unique solution offerte à une nature humaine n'aspirant qu'à se détacher du terrestre quotidien.

Telle l'illusion première créée par l'*Aminadab* de Blanchot — celle d'un personnage prisonnier d'un établissement mystérieux —, le roman de Marie José Thériault installe son lecteur dans un confortable premier degré d'imaginaire pour lentement, imperceptiblement le mener vers un effroi bien plus paralysant que celui causé par une nef fantomatique: la terreur de notre propre image reflétée par un miroir qui n'a pas même la délicatesse d'embellir notre sort.

Les superbes descriptions des divers états de la mer, le ton parfois cynique et mordant, parfois languoureux, parfois grave, le tableau réaliste de la vie des marins dans les années 1950, la virtuosité et la richesse de l'écriture, le charme maléfique des passages rédigés en ancien français, la complexe construction du récit, le propos fondamental du livre et l'habileté avec laquelle il est mis en scène, tout cela fait des *Demoiselles de Numidie* l'un des romans du désespoir les plus marquants de la littérature québécoise.